

L'entre-voyeuse

Nathalie Tarente

Number 34, Fall 1987

La vie d'artiste

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15223ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tarente, N. (1987). L'entre-voyeuse. *Moebius*, (34), 61–64.



NATHALIE TARENTE

L'entre-voyeuse

A la suite d'une petite annonce relevée dans un quotidien, je me rendais à une audition organisée par «Caligula», groupe à la recherche d'un parolier.

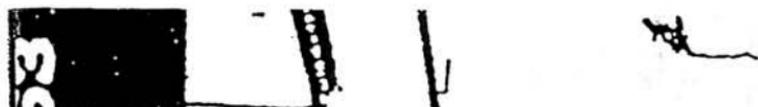
Dans le train vibratoire, avec le défilé en sourdine d'une banlieue grise et dévastée, remontaient en moi des bulles de souvenir qui éclataient, baveuses, contre les vitres gelées de mon histoire. Contribuant à la tabagie hystérique de mon compartiment, je me remémorais mes expériences de collaboration musicale, et c'était sans illusion que j'allais au-devant d'une dernière tentative.

Or, cette rencontre avec Caligula fut le détonateur d'un terrible parcours que j'allais effectuer en moi-même. Dès les premières mesures, je fus séduite. Mais oui, il en était encore de ces aventuriers qui franchissent des limites ignorées de tant d'autres! Ecolière studieuse, j'avais apporté toute ma production poétique dans un petit cartable, mais eux me demandèrent d'improviser un texte sur ce qu'ils jouaient. Trop timide, j'en fus incapable; ils me remirent donc un enregistrement à partir duquel je pourrais travailler.

La nuit même, enthousiasmée, je m'installais à ma table, magnétophone et papier blanc à portée de main. Et j'écoutais. Seulement voilà, la chanteuse passant des cris aux sussurements exaltait déjà ce que l'humain contient de spécifique. «Aussi, me demandais-je, comment avec des mots signifier ce que les sons réveillent en nous de viscéral?» Et pour atteindre cette autre dimension de la communication qu'on attendait de moi, quel sens donner aux émotions?

Je tournais en rond, impuissante à traduire ce que je ressentais. Enfin, à force d'essorer mes idées, je parvins à faire pisser de ma tête une tisane satisfaisante. Délivrée et ronronnante, je m'endormis.

«Enfin des mots!» s'exclama la chanteuse, «Mais c'est moi, ça, je me reconnais!» Et elle riait, lisant mon texte tout haut. J'y décrivais une femme-déesse chargée d'anneaux, avec des lèvres de fourrure, des seins de lune blanche et autres extravagances. A mon étonnement, les musiciens furent unanimes pour dénoncer ma naïveté, l'incohérence,



l'inutilité de telles images. La chanteuse, désolée, se rangea derrière leur avis.

Je revins donc à la chambre, traînant morne l'échec roulé dans la farine de ma prose. Je ne doutais pas de leur jugement.

Il me semblait que le problème majeur était mon rapport à la réalité. Cette réalité-muselière que forment les systèmes, les moeurs débiles, les buts illusoire, les idées fausses et dépravées, le pouvoir, l'argent, les rêves qui se vendent et s'achètent.

De cette réalité, j'étais l'ennemie, d'accord. Mais en la mollestant, en l'immolant sans cesse, j'en faisais une sorte de dieu auquel je dédiais mon oeuvre. Du stylo dont j'avais vu couler du venin ne sortait plus que de l'eau de pluie. Ainsi, mes armes littéraires n'avaient été que des miroirs déformants au travers desquels se rétablissait, glorifiée, l'image de la sorcière exécrée.

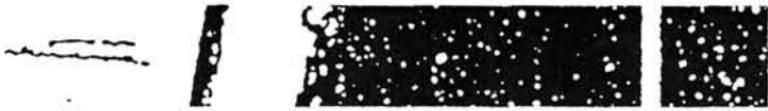
Comment exorciser cette réalité, sinon en l'exterminant? Plus de spleen à délayer la grisaille; une hache! Cependant, l'excrément visqueux demeurant étroitement lié au quotidien, comment trancher? L'accepter pour m'en libérer? Jamais! Si j'avais été en possession d'une bombe assez puissante pour détruire la terre, pas une seconde je n'aurais hésité tant ma hargne était forte. Ma souffrance devint si totale que je finis par m'y complaire. J'en étais devenue mystique et c'est alors que je suis morte.

Oui, morte, et cela n'eut rien d'un rêve, je vous l'assure. Un jour, je m'aperçus que l'odieuse réalité, tangible chez autrui, m'habitait également. Manichéenne ou félonne, pour expurger l'horreur, fallait-il que je m'en dégoûte? De cette nausée-là, je m'en souviendrai comme d'une traversée de mon propre enfer. Je descendais de l'oeuvre pour coller à la réalité ce que la «merde» de chien colle au trottoir, qu'elle m'étouffe et me libère. Je me couchais, par exemple, dans les couloirs du métro, à l'heure de pointe — heure où le néon étrangle le rêve. La foule me passait dessus, les talons aiguilles roulaient sur mes os. Les enfants tiraient de moi des morceaux «viandus» par les tiroirs des distributeurs à chewing-gum. Mes boyaux se répandaient sur le quai, dégringolaient sur la voie. Les rats se disputaient mes tissus conjonctifs. Le métro me débitait tel un rondin en allumettes.

C'était moi que la publicité vendait, exhibait. Moi que l'on proposait de vendre en promotion, que l'on flanquait aux culs des gosses, moi qui déversais le lait de la vache normande par mes mamelles industrielles.

Les noms stupides des stations, les liens... J'étais, cheveux gras, gabardines sales, morve du mouchoir, puanteur de la station Auber, la calvitie du chauve, moustache de la jeune-fille, (censure!)..... la mauvaise humeur, la haine, le ras-le-bol, l'homme borné, le lecteur de (idem!).., la bêtise. Au travail, je devenais moiteur, aliénation, mensonge, temps





perdu, hypocrisie... la lettre commerciale, la fesse pincée, pelures corrigées, poussière des archives.

Un soir que je rentrais, rampante, transpercée par les avions, enfilée par les trains, je les vis.

Tous étaient venus, de tous les combats, les créateurs et les soldats. Les steaks reconstitués en chevaux, les borgnes toujours borgnes... Puis, dans la distorsion de l'ombre, j'aperçus la foule des petites gens qui, sans en être morts, n'en avaient pas moins lutté, espéré, créé à leur manière humble et vénérable. Me frayant un chemin au travers du charnier, je fuyais dans ma chambre. Ils avaient éventré les classeurs, renversé les tiroirs, vidé les malles... tous mes écrits jetés au sol, en tapons sur le lit et d'autres déchirés. Un de mes visiteurs me dit : «Qu'as-tu fait de nous?». Un autre cria : «A l'imposture!». Derrière, la foule psalmodiait, demandant instamment réparation. Ils m'attrapèrent, je n'avais plus de force. Me hissèrent sur une croix sédimentaire que je n'avais pas remarquée, mais que j'avais produite par la cristallisation de mes calvaires, m'y clouèrent aux mains et aux chevilles et me crachèrent dessus.

Rassérés, ils quittèrent les lieux pour d'autres actions sanitaires.

Dans l'obscurité, je mourus
Mes membres se raidirent
Le sang se fit de poudre
Les cheveux poussèrent tout autant que les ongles.

Tandis que j'étais morte, les milliers de feuilles de tous mes manuscrits, soulevées par des grouillements putrides, se mirent à frémir. Imperceptiblement, elles clapotaient, se rassemblant en une vaste pile au milieu de la pièce. De l'amoncellement survint une suppuration chimique de l'encre. Une lymphé brune courait dans les rigoles du parquet, avec le bruit frais des ruisseaux. Et, dans la masse du papier semblable à de la neige fondante, se modela la forme vague d'un personnage. Grossière tout d'abord, puis s'affinant par la lente érosion du vent. Si lentement que la terre tourna plusieurs fois sur elle-même avant que la forme ne prit, distinctement, apparence humaine. De jour en jour, des vaisseaux se dessinaient sous la peau translucide qui se teintait d'orange, de violet et de jaune. Les poils aussi se coloraient. Deux seins comme deux poings déchirèrent l'enveloppe du torse, rappelant l'éclosion d'un bourgeon. La colonne vertébrale creusa dans le dos sa travée verticale. Les paupières s'ouvrirent sur deux morceaux de ciel.

Le corps ainsi créé s'essaya en quelques mouvements d'équilibre, pas de danse et respirations, puis, à l'aise dans sa mobilité nouvelle, s'installa à la table, balayant du revers de la main les miasmes racornis que j'y avais laissés. L'Être tira





à lui la machine à écrire, s'enquit d'une feuille blanche, et
l'écriture advint.

